

COMPTE-RENDU, critique. MARSEILLE, le 29 nov 2019. LEWIS VERSUS ALICE, d'après Lewis Carroll. Macha Makeïeff.

COMPTE-RENDU, critique. MARSEILLE, le 29 nov 2019. LEWIS VERSUS ALICE, d'après Lewis Carroll. Macha Makeïeff. Le problème avec Macha Makeïeff, c'est qu'on vient toujours trop tard d'un article trop vieux tant son spectacle, créé au Festival d'Avignon en 2019 a triomphalement tourné avant d'aborder sur nos rives marseillaises. Le nombre d'articles qui l'ont sacré, à lui consacrés, décourage de voler inutilement encore au secours de sa victoire, si éclatante que, par un esprit un peu iconoclaste, on aurait presque envie de lui voler, sinon dans les plumes, du moins de lui en enlever quelques unes –en avouant la mauvaise foi. Car, ma foi, à part les plumes du flamant rose empaillé et autres volatiles « naturalisés » (est-ce « nature » leur mort ?) qui blessent mon amour pour les vivants, je me suis enfantinement laissé envoûter par la beauté esthétique du spectacle, sinon le trouble éthique du personnage, avec lequel je partage au moins l'amour –très avouable– des enfants, des animaux et de toute vie qu'il convient de protéger de nos forces adultes, en frissonnant d'un respectueux effroi pour ses mathématiques.



Il est certain qu'on garde mal une distance critique avec cette charmante et douce dame si touchante en ses aveux personnels et professionnels d'intime confiance plus que conférence de presse qui éclairent, plus sensiblement qu'intellectuellement, son propos, sa proposition scénique pour un spectacle où, plasticienne, décoratrice, costumière, auteure et metteuse en scène, elle est immergée « von Kopf bis Fuss », comme chantait Marlène, de 'la tête aux pieds', acceptant même, de son propre aveu, de se laisser submerger dans cet onirique et ironique univers du nonsense où le contre/sens serait de lui en imposer un.

C'est, abandonnant toute froideur rationnelle, abdiquant le sens, abandonné aux sons, aux sensations, que je me suis doucement laissé bercer rêveusement par ce spectacle

séduisant. L'enchantement des variantes lumières versicolores de Jean Bellorini, le charme incantatoire de la voix de Rosemary Standley, variant volumes et couleurs, du filet pénétrant de douceur dorée de sa berceuse à la possible clameur lyrique ou rauque rock pop, les sortilèges distillés d'un piano arrangé, volubile et virtuose, l'auréole diffuse ou scintillante des musiques originales de Clément Griffault et Sébastien Trouvé (avec quelques pétales de notes de Lakmé), un décor gothique stylisé, des accessoires délicats, des costumes fantaisie et des masques facétieux, tout un disparate, insolite, hétéroclite, fondu en harmonieux ensemble fascinant, d'une fragile et miraculeuse beauté, impose sans poser ni peser, le surnaturel comme naturel dans ce monde de songe : un mort qui parle à son double vivant, des Alice dédoublées en dehors et au-delà des aquatiques miroirs vagues et vaporeux, troublés de nébuleux reflets et réflexions, un pianiste (Clément Griffault) justement couronné, redoublé, une poupée abandonnée, de chaleureux animaux pelucheux, ours, ou, à l'échelle humaine, lapin aux longues oreilles, chat, faisan, hibou, plus le flamant faisant le pied de grue, l'oiseau aux ailes déployées. Un poétique bric à brac bricolé de bric et de broc : la logique discontinue, cahotique, des rêves contre le chaos uniforme du réel devient l'irréelle réalité de la scène avec ses profondeurs, ses lointains estompés de lumineuse brume dorée ou d'un noir éclatant. Chaque élément, (comme cette fenêtre ou vitrine au loin telle, dans un tableau, une veduta incluse l'ouvrant à l'extérieur, les chandeliers sur la table, le reflet partiel du clavier), chaque détail, personnalisé par sa lumière, sa magie, a une grâce singulière mais tout concourt sans hiatus à la beauté une et plurielle de l'ensemble. C'est d'une élégance retenue : à l'image de cette épure, le kiosque au galbe gothique surmonté d'un attique ou loggia à fenêtre ogivale ourlée d'une ébauche de dentelures trilobées qui sera cadre, style troubadour XIXe, à la photo ancienne du petit garçon, un Charles d'autrefois ou un petit frère perdu, tout est léger, aérien : meubles réduits d'enfant presque pour maison de poupée, lit cage chantourné, meubles de

jardin ou trônes métalliques aux efflorescences lianescentes volubiles Art déjà Nouveau ou Liberty XIXe.

On ne cherchera pas midi à quatorze heures dans l'horloge du lapin pour avouer qu'on aime ces deux symétriques Alice, Lolitas poussées en graine, en socquettes blanches et souliers vernis, gros rubans papillonnant sur les cheveux, craquantes à croquer, espiègles, avec ce qu'il faut d'impertinence et d'innocence pour introduire allusivement du récit dans l'action : « dit Alice ».



L'ailleurs du chant

La féerie des lumières, la musique, la danse et le chant sont les immatériels vecteurs, facteurs, acteurs de la magie du

spectacle. Le chant, c'est l'art le plus primitif et le plus sophistiqué : émise par lui, évadée de lui, la voix chantée n'est plus corps, c'est moi et ce n'est plus moi, et ce mystère fait qu'il préside de tout temps les cérémonies primordiales : le chant est sacré. Un acteur prête son corps à un personnage, mais entonnant, même modestement un air, cette voix venant de lui pour aller ailleurs, au-delà du texte rationnel, ajoute à la sacralité de la célébration théâtrale. Et l'on aime, chez Makeïeff, ces comédiens qui grattant une petite guitare, jouent, dansent et chantent à l'unisson, à l'effusion, une fusion, une heureuse contagion qui déborde le plateau et nous gagne. Avec toute cette complexité en jeu, déplacements, décor, musiques et lumières, cette mise en scène est réglée avec la minutie d'une partition.

Malgré l'agilité très Fantômas de « l'Homme à la cloche », quelque chose semble clocher dans les tranches découpées de La Chasse au Snark, mais il y a un très drôle de cheveu dans la soupe à la grimace du repas et les citations et autres passages en anglais si musical feraient même passer la cuisine anglaise.

Culture

Il y a un bonheur de culture sensuel dans les évanescents évocations des peintres préraphaélites, dans le dandysme de la mise pittoresque de Lewis, dont l'excentricité est l'inévitable révolte, au moins vestimentaire, contre la morne rigueur étreinte, corsetée, de la redingote victorienne de Charles, le prêcheur anglican. Théâtre dans le théâtre, la scène de Shakespeare entre les deux Henry, le roi et son fils usurpant la couronne le croyant mort, métaphorise l'éternel conflit œdipien entre père et fils, que Charles subit contre son inflexible géniteur. Malgré le surtitre « Charles contre Charles », elle peut paraître comme une pièce rapportée dans

la pièce si cette rivalité, l'impossible passage de relais pacifique du pouvoir, du trône ou de la chaire entre père et fils, évoquée trop allusivement ou rapidement, a échappé au spectateur sollicité sur trop de fronts scéniques dans cette biographie éclatée de Charles Lutwidge Dodgson devenu Lewis Carrol, tel qu'en ce nom l'éternité le change.

Moins biographiquement documentaire sous le déguisement théâtral, le conflit entre soi et soi, le clivage du moi, la double personnalité ou la double et trouble vie de l'écrivain, matérialisé ici par deux comédiens, le fringant et frétilant jeune Lewis face au sénescant et chenu Charles le pied sorti de la tombe, est une trouvaille dramatique qui, tout en condensant en deux personnages la dualité de l'écrivain, pose une universelle interrogation sur le passage du temps, la perte : demeure-t-on ce que l'on fut ? Oui, sans aucun doute si l'enfant vit toujours en nous et il est vrai que l'art, sans infantilisme, est une enfance, plus que perdue et retrouvée avec le temps, une enfance continuée. Et c'est bien ce que ne cesse de répéter Macha Makeïeff en nous invitant à visiter en douceur « le bazar douloureux de l'enfance ». [1]

Alice interroge Lewis, la créature son créateur, mais ce spectacle, à tant de niveaux d'implication, c'est finalement et fatalement Macha versus Alice et vice versa.



COMPTE-RENDU, critique. MARSEILLE, le 29 nov 2019. LEWIS
VERSUS ALICE, d'après Lewis Carroll. Macha Makeïeff.

LEWIS VERSUS ALICE

D'après Lewis Carroll. Spectacle musical.

Marseille, la Criée,

Du 27 novembre au 7 décembre 2019

Adaptation Macha Makeïeff et Gaëlle Hermant

Mise en scène Macha Makeïeff

Avec Geoffrey Carey, Caroline Espargilière, Vanessa Fonte, Clément Griffault, Jan Peters, Geoffroy Rondeau et Rosemary Standley.

À l'image Michka Wallon.

Mise en scène, costumes et décor : Macha Makeïeff.

Lumières : Jean Bellorini.

Musique originale : Clément Griffault et Sébastien Trouvé.

Son : Sébastien Trouvé.

Coiffures & maquillage : Cécile Kretschmar.

Magie : Raphaël Navarro

assisté de Arthur Chavaudret et Antoine Terrieux.

Chorégraphie : Guillaume Siard.

Assistante à la mise en scène : Gaëlle Hermant

Assistante à la mise en scène en tournée : Marianne Barrouillet.

Assistante à la scénographie : Clémence Bezat.

Assistante aux costumes : Claudine Crauland.

Iconographie : Clément Vial. Régie Générale : André Neri .

Conseillère à la langue anglaise :

Production La Criée Création Festival d'Avignon 2019

Coproduction Festival d'Avignon, Théâtre Gérard Philipe, Centre dramatique national de Saint-Denis, Maison de la Culture d'Amiens – Pôle européen de création et de production.

En partenariat avec le Pavillon Bosio – École supérieure d'arts plastiques de la Ville de Monaco

La Chasse au Snark de Lewis Carroll, traduction de Jacques Roubaud, publiée aux éditions Gallimard

Photos © P-Victor

[1] Macha Makeïeff, Zone céleste, Actes Sud, 2019, p.21.